Le Japon et l'Europe en guerre

Eric Seizelet

▶ **To cite this version:**

Eric Seizelet. Le Japon et l'Europe en guerre. Annales historiques de la Révolution française, 2022, 410, p.101-122. halshs-03889407

HAL Id: halshs-03889407
https://shs.hal.science/halshs-03889407

Submitted on 8 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE JAPON ET L'EUROPE EN GUERRE

En 1845, on doit à Maki Bokuchû (1809-1863), un médecin spécialiste des « sciences hollandaises », *rangakusha* – dénomination qualifiant les lettrés et intellectuels japonais versés dans l'étude de l'Occident – une préface à la copie d'une biographie de Bonaparte publiée initialement en hollandais à Amsterdam en 1803 par Joannes van der Linden (1756-1835), et comportant l'extrait suivant :

« Napoléon fut un grand général qui n'eut guère d'équivalent dans l'histoire occidentale. Son génie porta au plus haut niveau l'emploi des forces armées et la tactique avec une minutie et une efficacité telles qu'il contribua à bouleverser radicalement les vieilles doctrines militaires en usage dans les pays occidentaux[1] ».

Ce document atteste que le nom de Napoléon et ses faits d'armes étaient déjà connus des élites politiques intellectuelles japonaises, quoique tardivement, au moins dans les quinze ans ayant suivi la disparition de l'Empereur. Une notoriété qui ne devait rien cependant aux relations qu'auraient pu entretenir la France et le Japon puisqu'elles étaient inexistantes. Dans ces conditions, évoquer les rapports entre l'archipel nippon et les guerres napoléoniennes peut paraître pour le moins surprenant, voire incongru. Après tout, obnubilée par le théâtre européen, il serait facile d'en déduire que l'Asie orientale fut, pour la diplomatie du Premier Empire, *terra incognita*. Du côté japonais, protégé par son éloignement géographique, son insularité et sa politique de fermeture, *sakoku*, l'archipel, tout comme la Chine, paraissait à l'abri des soubresauts de la politique européenne. Néanmoins, les guerres napoléoniennes, et en particulier l'antagonisme entre Londres et Paris, eurent des répercussions en Extrême-Orient, en raison de l'évolution du statut de la Hollande, de son comptoir de Dejima au Japon, vitrine de l'archipel sur l'extérieur, et de la situation de ses possessions en Asie du Sud-Est dont les Indes néerlandaises. Cette étude relève à la fois de l'histoire politique et des relations internationales en Extrême-Orient à l'orée du XIX^{e} siècle. Elle relève également de l'histoire des représentations car, dans le Japon de cette fin d'époque d'Edo (1603-1868), l'étranger, dans un contexte marqué par la politique séculaire de fermeture de l'archipel, fait figure de menace et d'altérité plus ou moins radicale. Elle s'intéresse surtout aux mécanismes et circuits par lesquels l'information politique concernant les guerres révolutionnaires et du Premier empire a pénétré l'archipel, puis a été filtrée, et a circulé au sein des élites dirigeantes japonaises avant d'affecter leurs décisions. En d'autres termes, il s'agit de déterminer comment, à partir d'outils d'information incomplets, voire biaisés, le gouvernement japonais a pris conscience de l'impact

[1] Kagoshima daigaku fuzoku toshokan tamazato bunko shozô, Collection du fonds Tamazato, bibliothèque de l'Université de Kagoshima, *Naporeo-den*, *Vie de Napoléon*, cité par IWASHITA Tetsunori, *Bakumatsu nihon no kaikoku no jôhô-shi*, *Histoire de l'information à l'époque de l'ouverture du Japon à la fin de l'époque d'Edo*, Tôkyô, Yuzankaku, 2018, p.145. Maki fut un proche de Mizuno Tadakuni (1794-1851), l'architecte fort impopulaire des grandes réformes économiques et somptuaires du milieu des années 1830.

possible – direct ou indirect – sur l'archipel, de l'évolution des rapports de force entre les puissances européennes. Du point de vue historiographique, si le cadre général de l'antagonisme franco-britannique dans l'océan Indien est bien connu, la politique extrême-orientale de la France et de ses alliés de la fin du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e} siècle reste, vue de Paris, peu documentée. Et c'est souvent par décentrement, à travers le prisme des sources britanniques, hollandaises et russes, que l'on peut s'en faire une idée. En outre, les divers incidents auxquels cet article fait allusion restent peu connus de l'historiographie en langue française et leur traitement reste à la fois souvent fragmenté et fragmentaire : on a ici pris le parti de les restituer dans une dimension temporelle diachronique plus globale – les guerres napoléoniennes – dans une démarche associant plus étroitement les références occidentales et japonaises y compris celles qui sont contemporaines des événements auxquels elles font allusion. Dans cette perspective, même si le Japon ne fut pas un pays du champ de bataille à proprement parler, il est possible de mieux cerner les prolongements politiques et militaires de ces affrontements dans cette partie du monde, ainsi que les réactions du gouvernement japonais. Il apparaît ainsi que le Bakufu[2] disposait d'instruments d'information rudimentaires en matière de politique étrangère compliquant l'évaluation des enjeux en cause, et que divers incidents liés aux guerres napoléoniennes vont mettre à mal sa stratégie fondamentale de fermeture.

Des outils peu adaptés à la perception des changements politiques en Europe

Afin de prendre la mesure de la perception par le Japon des transformations de la scène politique européenne, il convient de retracer brièvement les conséquences des guerres de la Révolution et de l'Empire sur les équilibres en Asie de l'Est et de souligner le rôle central, mais équivoque, du comptoir hollandais de Dejima en tant que plaque tournante de l'information politique en provenance de l'extérieur.

Les guerres de la Révolution de l'Empire et les équilibres en Extrême-Orient

Pour rendre compte de ces conséquences, un rappel historique s'impose. Il ne faut pas oublier que l'humiliant traité de Paris du 10 février 1763 par lequel la France renonçait à ses conquêtes indiennes à l'exception de cinq comptoirs – Pondichéry, Chandernagor, Yanaon, Karikal et Mahé – avait laissé des traces durables qui subsistèrent après la chute de la monarchie. Déjà en 1782, Louis XVI (1754-1793), soucieux d'assurer leur protection militaire, avait même conclu une alliance avec le *Peshwâ* Madhu Rao Narayan (1774-1795) de l'empire Marathe. Après 1790, la France révolutionnaire a caressé le rêve de couper à Londres la route des Indes, voire de reprendre pied sur le sous-continent : le soutien apporté par le général Bonaparte (1769-1821) au sultan de Mysore, Tippoo Sahib (1750-1799), luttant contre la

[2] Littéralement « gouvernement de la tente ». Désigne le système politique du Japon féodal dominé par la classe des guerriers ayant un shôgun à sa tête pris dans le clan Tokugawa, avant la Restauration de Meiji en 1868.

domination britannique, ainsi que l'expédition d'Égypte répondaient à cet objectif[3]. Les comptoirs indiens firent d'ailleurs les frais de l'affrontement entre Paris et Londres, avant d'être restitués à la France en 1815. Plus tard, devenu Empereur, Napoléon, fervent admirateur d'Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C), étudia un moment la possibilité d'une alliance de revers avec la Perse et l'empire ottoman dirigée à la fois contre Londres, puis Saint-Pétersbourg, mais sans se donner les moyens d'y parvenir[4]. Au-delà de l'Inde, la France napoléonienne fut, il est vrai, largement absente de l'Asie orientale. Le Premier consul, puis l'Empereur ne s'intéressa guère qu'à la situation des missionnaires et des congrégations religieuses en Chine. Napoléon fut cependant certainement au courant des tentatives vaines des Britanniques d'entrer en contact avec l'Empire du Milieu. L'échec, en septembre 1793, de l'ambassade de George Macartney (1737-1806) fit l'objet en 1804 d'une publication sous le titre *Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait en 1792, 1793 et 1794*, qui connut un large écho et contribua à transformer l'image de la Chine en Europe. Plus tard, le 28 juin 1817, Napoléon, exilé à Sainte-Hélène, reçut Lord William Pitt Amherst (1773-1857) qui lui narra l'échec de sa propre tentative d'entrer en contact avec Pékin l'année précédente. L'Empereur a-t-il prononcé lors de cette entrevue cette phrase désormais célèbre : « lorsque la Chine s'éveillera, le monde tremblera », repris en titre par Alain Peyrefitte dans son best-seller sur la Chine en 1973 ? Napoléon n'était plus aux affaires et un bel aphorisme – même prémonitoire – et dont la paternité n'est nullement avérée, ne pouvait tenir lieu de politique. Malheureusement, le journal de Lord Amherst a été perdu. Aucun document – officiel ou privé – des membres de la délégation britannique n'en fait état. En revanche, on trouve dans le journal de Barry O' Meara (1786-1836), le premier médecin anglo-irlandais de l'Empereur, en prélude à l'arrivée de cette délégation, une mise en garde de Napoléon contre une guerre éventuelle entre la Chine et la Grande-Bretagne qui tournerait, à la longue, au désavantage de cette dernière[5]. Car si la Chine a piqué la curiosité de Napoléon, il semble bien que le Premier Empire ne se

[3] Pour une commode synthèse, se rapporter à l'article de Jacques MACE, sur le site de la Fondation Napoléon, https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/articles/le-monde-asiatique-et-loceanie-a-lepoque-napoleonienne/ . Site consulté le 4 novembre 2020.

[4] Sur la rivalité franco-anglaise dans le sous-continent indien après la chute de la monarchie, VAGHI Massimiliano, « Le souvenir d'une épopée glorieuse. La France en Inde entre la Révolution et l'Empire », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'Histoire de la Révolution Française*, 2005, vol. 8, https://journals.openedition.org/lrf/1246. Consulté le 2 novembre 2020. Le 10 mai 1807 par exemple, l'Empereur au camp impérial de Fikenstein, ordonna au général Claude Mathieu de Gardane (1766-1818) de se rendre à Téhéran : « La Perse est considérée par la France sous deux points de vue : comme ennemie habituelle de la Russie, et comme moyen de passage pour une expédition aux Indes ». Il y avait cependant loin de ce constat géostratégique à l'organisation d'une expédition militaire. Sur la question, DRIAULT Edouard, *La politique orientale de Napoléon : Sébastiani et Gardane, 1806-1808*, Paris, Alcan, 1904 ; AMINI Iradj, *Napoléon et la Perse*, Paris, Fondation Napoléon, 1995. Sur les activités du général Charles-Mathieu-Isidore Decaen (1769-1832), chargé par l'Empereur de harceler les lignes de communication maritimes britanniques dans l'Océan indien en sa qualité de Capitaine général des Indes (1802-1810), MIKABERIDZE Alexander, *The Napoleonic Wars: A Global History*, New York, Oxford University Press, 2020, p. 481-482.

[5] O'MEARA Barry Edward, *Napoleon in Exile: Or, A Voice from St. Helena. The Opinions and Reflections of Napoleon on the Most Important Events in His Life and Government, in His Own Words*, Londres, W. Simpkin et R. Marshall, 1822, tome 1, p. 469 et s.

soit guère intéressé au Japon[6]. Il n'est guère utile de rappeler que depuis 1792 l'Europe fut quasiment constamment en guerre contre la France de la Révolution, du Consulat et de l'Empire et que la confrontation entre Paris et Londres fut au centre de coalitions et d'alliances militaires à géométrie variable. Objectivement, cette situation était favorable au Bakufu : tant que les puissances européennes s'entre-déchiraient, elles étaient moins tentées de s'intéresser à l'Asie orientale. Pour autant, le Bakufu avait tout intérêt à suivre certaines évolutions singulières : la colonisation par la Russie de la Sibérie Orientale, et la présence russe dans l'île de Sakhaline faisaient peser un risque sur les marches septentrionales de l'archipel. Au sud, l'Espagne – puissance déclinante, mais pilier du catholicisme dans la région – restait présente dans les Philippines, même si la menace d'une « offensive » du christianisme en direction de l'archipel avait fini par disparaître. Historiquement, c'était pour contrecarrer les velléités impérialistes du Portugal et de l'Espagne que le régime avait décidé de couper les ponts avec l'Occident au milieu du XVII^{e} siècle et le Bakufu était resté longtemps à l'affût des informations concernant ces deux pays. La Grande-Bretagne avait supplanté la France dans le sous-continent indien à l'issue de la Guerre de Sept ans et tout indiquait que, directement ou indirectement, par la tentaculaire Compagnie Britannique des Indes Orientales, (British East India Company, BEIC), elle n'entendait pas en rester là. La Hollande en était d'ailleurs bien consciente, puisqu'elle avait dû batailler ferme pour préserver sa position dominante dans les Indes néerlandaises contre les empiétements et manœuvres de la BEIC. Malgré tout l'océan Indien était une zone qui intéressait peu le Bakufu. Jusqu'à ce qu'au début du XIX^{e} siècle, les rapports hollandais au shôgun mentionnassent que si l'Angleterre et la Russie étaient en guerre contre la France, elles nourrissaient également des ambitions en Extrême-Orient : la première par la mer et la seconde par la terre.

En bref, les guerres de la Révolution et l'Empire risquaient non seulement de modifier les équilibres en Europe mais aussi en Asie orientale. Or, depuis décembre 1780, les Provinces-Unies étaient en guerre contre la Grande-Bretagne. En février 1795, la « République Batave » avait été proclamée et devint une « République sœur » alliée de la France révolutionnaire puis, en 1806, un royaume satellite de l'Empire confié à Louis Bonaparte (1778-1846), l'un des quatre frères de Napoléon, avant d'être purement et simplement annexé le 9 juillet 1810. Pour les comptoirs hollandais disséminés en Asie orientale la situation devint difficile : la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales, (Verenigde Oost-Indische Compagnie,VOC), considérablement endettée, disparut en décembre 1799 et les relations entre la Hollande et ses

[6] Pour la période 1800-1815, on n'en trouve guère de trace dans les archives nationales françaises à part une « notice sur le voyage de Krusenstern et de l'ambassadeur Rézanoff au Japon » émanant du général Michel-Christophe-Géraud Duroc (1772-1813), AF/IV/1671-AF/IV/1706/F, dossier 5 pièce 17. et le mémorial de Sainte-Hélène n'en parle pas. Du côté britannique, il existe néanmoins une relation de la visite à Sainte-Hélène du capitaine Basil Hall (1788-1844), le capitaine du *Lyra*, un sloop de 10 canons, de retour de Chine où il avait participé à la mission Amherst, qui brossa à Napoléon un portrait surprenant du « Great Loo-Choo Island » (Okinawa), peuplée d'habitants ignorant l'usage des armes, de l'argent et n'ayant jamais connu la guerre. Il ajouta, avec malice, que ces derniers n'avaient jamais entendu parler de la France et de l'Angleterre. Pas même de lui. « Notes of an Interview with Napoleon Bonaparte at St Helena on 13 August 1817, written by Captain Basil Hall, Royal Navy », National Army Museum London, NAM. 1968-07-391-1. Ironie du sort : le père de ce capitaine, James, avait été un moment le condisciple de Bonaparte à Brienne...

possessions en Asie du sud-est subirent le contre-coup des mesures prises par Napoléon pour entraver le commerce britannique, tarir l'effort de guerre de Londres, et de la guerre de course à laquelle se livraient Français et Anglais dans l'océan Indien. À quoi Londres, dans le souci de garantir ses propres lignes de communication commerciales avec le sous-continent indien, avait répliqué par le blocus des comptoirs hollandais, l'arraisonnement des navires soupçonnés d'être des pavillons de complaisance, la prise de Ceylan alors possession néerlandaise en février 1796, et des raids contre certains ports asiatiques susceptibles de constituer des bases pour des opérations navales de la France et de ses alliés contre les intérêts britanniques : c'est ainsi qu'en janvier 1798, à l'instigation du commandant en chef de la Marine britannique dans les Indes Orientales, l'amiral Peter Rainier (1741-1808), deux frégates Britanniques, la *Sybille* (40 canons) et la *Fox* (32 canons), placées sous le commandement du capitaine Edward Cooke (1772-1799) avaient entrepris de sonder les défenses du port de Manille, colonie espagnole, à l'époque où Madrid était alliée à Paris, en se faisant passer pour des bâtiments français. Une répétition générale en quelque sorte de l'incident du *Phaeton* qui allait, dix ans plus tard, concerner directement le Japon[7]. Enfin, l'annexion de la Hollande par Napoléon fournit l'occasion à Londres d'accélérer sa mainmise sur les Indes néerlandaises : après la chute de Batavia le 8 août 1811, la Grande-Bretagne occupa l'île de Java – tombée auparavant entre les mains des Français – qui assurait traditionnellement le relais avec Dejima. En somme, la guerre en Europe affecta la régularité des communications maritimes avec Dejima et plongea le comptoir dans une situation politique et économique précaire : ainsi, les exportations de cuivre qui représentaient quelque 480 tonnes par an en temps normal tombèrent à 222 tonnes annuelles pour la période 1791-1799 et à partir de 1810, le gouverneur de Nagasaki dut même pendant quelque temps assurer le ravitaillement du comptoir en denrées alimentaires deux à trois fois par semaine[8]. Il faudra attendre 1817, après la chute de Napoléon et la restitution des

[7] Sur les activités de la flotte britannique dans la zone et la rivalité anglo-hollandaise, PARKINSON Cyril Northcote, *War in the Eastern seas, 1793-1815*, Londres, Allen & Unwin, 1954 ; BOXER Charles R., D*utch Merchants and Mariners in Asia, 1602–1795*, New York et Londres, Routledge, 1988 ; WOODMAN Richard, *The Sea Warriors: Fighting Captains and Frigate Warfare in the Age of Nelson*, Londres, Constable, 2001 ; TAYLOR Stephen, *Storm and Conquest: The Battle for the Indian Ocean*, 1808-10, Londres, Faber & Faber, 2012.

[8] LIU Shiuh-Feng et TSUJIMOTO Masashi, *Sakoku to kaikoku. Kinsei nihon no uchi to soto.* Fermeture et ouverture. Le Japon pré-moderne, à l'intérieur et à l'extérieur, Taipeh, National Taiwan University Press, 2017, p.142-143. Sur la rivalité économique entre Londres et Paris, CROUZET François, *La guerre économique franco-anglaise au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2008, en particulier le chapitre XII. Sur la prise de contrôle de Ceylan par les Anglais et les opérations subséquentes de pacification, MILLS Lennox A., *Ceylon Under British Rule, 1795-1932*, New York et Londres, Routledge, réédition 2012 p. 8-16 ; SCHRIKKER Alicia Frederika, *Dutch and British Colonial Intervention in Sri-Lanka c. 1780-1815: Expansion and Reform*, Thèse de doctorat, Université de Leiden, novembre 2006, p. 131-140 ; JOHNSTON Arthur et KNIGHTON William, *The First Kandyan War: A Narrative & History of the British Conquest of Ceylon-Narrative of the Operations of a Detachment in an Expedition to Candy in the Island of Ceylon in the Year of 1804*, Driffield, Leonaur Ltd, 2014. Sur la présence française à Java sous le Premier empire, et l'action de son gouverneur général Hermann Willem Daëndels (1762-1818), EYMERET Joël, « L'administration napoléonienne en Indonésie », *Outre-Mers Revue d'histoire*, 1973, n°218, p. 27-44; Sur le processus de conquête des Indes néerlandaises par Londres, ECKEL Paul E., « Challenges to Dutch Monopoly of Japanese Trade During the Wars of Napoleon », *The Journal of Asian Studies*, février 1942, vol. 1, n°2, p. 173-179 ;

indes néerlandaises par Londres à la Hollande, pour retrouver un trafic régulier entre Batavia et Dejima, non sans avoir perdu une bonne partie des débouchés asiatiques transitant par le comptoir.

Le rôle ambigu du comptoir hollandais de Dejima comme vecteur d'information politique

Jusqu'à quel point le Bakufu était-il au courant de ces péripéties ? Dans la première moitié du XVII^e^ siècle, pour échapper à la concurrence entre le Portugal et l'Espagne dans la propagation du christianisme dans l'archipel, il avait entrepris d'expulser les Européens, de rompre les amarres avec les comptoirs japonais disséminés en Asie du Sud-Est, et de ne conserver de relations qu'avec ses voisins immédiats. En 1673 par exemple, le Bakufu avait refusé d'engager des relations politiques avec la Grande-Bretagne au motif que le roi d'Angleterre, Charles II, avait épousé une princesse catholique, ce qui allait à l'encontre de la proscription du christianisme et de la politique nationale visant à refuser tout rapport officiel avec des États ayant à leur tête des princes ou des princesses catholiques[9]. Cette politique isolationniste devait durer jusqu'à la conclusion des premiers accords avec les grandes puissances occidentales entre 1854 et 1858. Pour autant, cette fermeture n'était pas hermétique. Les Hollandais n'ayant pas fait œuvre de prosélytisme religieux et ayant même prêté main forte aux autorités pour écraser dans le sang les révoltes catholiques dans l'île méridionale de Kyûshû (décembre 1637-avril 1638), jouissaient dans l'îlot artificiel de Dejima, en bordure de Nagasaki, du monopole des transactions commerciales entre le Japon et l'Ouest. C'est par Dejima, où vivaient en permanence une vingtaine de Hollandais avec leurs serviteurs, que les produits, les techniques et les informations sur l'Occident pénétraient dans l'archipel, mais sous étroite surveillance des autorités shôgunales. C'est ainsi qu'aux confins du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, le Japon s'ouvrit en particulier aux sciences appliquées occidentales – médecine, anatomie, botanique, astronomie, sciences naturelles – et que ces spécialistes des « sciences hollandaises », soit de leur propre initiative, soit sur ordre des autorités, se chargèrent de trier, compiler et traduire les informations utiles pour le Bakufu, en provenance du comptoir hollandais[10].

Mais si les pouvoirs publics centraux, et plus tard les fiefs, s'intéressaient aux avancées technologiques de l'Occident, il existait des domaines tabous : le shôgunat s'attacha plus particulièrement à verrouiller toutes les informations et documentations

---

WURTZBURG C.E, *Raffles of the Eastern Isles*, Londres, Hodder et Stoughton, 1954 ; TARLING Nicholas, *Anglo-Dutch rivalry in the Malay world, 1780-1824*, Cambridge University Press, 1962 ; THORN William, *Conquest of Java*, Singapour, Periplus Publishing, 1993 ; HANNIGAN Tim, *Raffles and the British Invasion of Java*, Singapour, Monsoon Books, 2012.

[9] Il s'agissait en l'occurrence de Catherine-Henriette de Bragance (1638-1705), infante du Portugal.

[10] MIYAJI Kaeiko, « Bakumatsu ni okeru kaigai jôhô no juyô katei. Ransho no yunyû to juyô keitai wo megutte », *Le processus de réception des informations sur l'étranger à la fin de l'époque d'Edo. Au sujet de l'importation des ouvrages hollandais et de leurs diverses formes de réception*, Kokuritsu kokkai toshokan, Bibliothèque nationale de la Diète, *Sankôshoshi kenkyû*, mars 1991, n°39, p. 1-20. Les directeurs du comptoir hollandais se rendirent ainsi à 167 reprises à Edo.

de caractère religieux afin de prévenir la résurgence du christianisme. Quant aux informations de caractère politique ou militaire, elles étaient couvertes par le secret. Ces informations, comme les marchandises occidentales, transitaient par Dejima. Tous les directeurs du comptoir, à leur arrivée, et chaque année, étaient tenus de faire parvenir à Edo, la capitale shôgunale, une sorte de rapport intitulé « Écrits sur les rumeurs du monde », *Fûsetsugaki*. Ce rapport transcrit en japonais par les traducteurs officiels sur la base des déclarations des capitaines de navires, revues par le directeur du comptoir, était visé et expédié par le gouverneur de Nagasaki dans la capitale shôgunale, à Edo, où il était étudié. L'objectif du pouvoir était d'éviter d'être pris de court par les prolongements en Asie orientale des évolutions politiques et des changements intervenus en Occident. Il s'agit donc d'un document officiel, plus proche de l'archive diplomatique – voire du renseignement – que des Gazettes d'Ancien régime en Occident, car en dépit de leur périodicité, ces « Écrits » n'avaient pas vocation à être publiés et leur diffusion était limitée aux cénacles du pouvoir shôgunal : conseil des Doyens, des Jeunes conseillers anciens – wakadoshiyori – gouvernorat de Nagasaki, hauts responsables de l'administration des cultes pour les aspects religieux[11]. Toutefois, à la fin de l'époque d'Edo, des copies commencèrent également à circuler dans les fiefs, au moins auprès des seigneurs de l'ouest de l'archipel, les plus exposés à l'intrusion de navires étrangers dans les eaux japonaises[12]. Les directeurs en poste du comptoir étaient enfin astreints à se rendre régulièrement à Edo pour présenter leurs devoirs au shôgun. L'occasion pour les dignitaires du Bakufu et les seigneurs présents dans la capitale d'avoir des contacts directs avec la délégation hollandaise et de lui soutirer des informations.

En l'absence de corps diplomatique en bonne et due forme, ce document fut la principale source d'information sur ce qui se passait en Europe. Il souffrait de deux handicaps majeurs : l'éloignement géographique et une fiabilité aléatoire. De fait, le shôgunat ne disposait que d'informations vieilles d'un à deux ans qui ne venaient pas directement à Dejima en provenance de la Hollande, mais des colonies des Indes néerlandaises où les navires faisaient escale et se ravitaillaient. Dans certains cas, les délais furent beaucoup plus longs : ce n'est qu'en 1794 que le Bakufu prit connaissance de la Révolution française, présentée comme la résultante d'une « conjuration de sujets en révolte ayant tué le roi et son fils, le prince héritier, et occasionné de graves troubles dans tout le pays », et en 1803, de l'indépendance des États-Unis qui remontait au traité de Paris du 3 septembre 1783[13]! De plus, il était difficile au Bakufu de s'assurer de la nature et de la portée des informations réunies : le comptoir de Dejima avait tendance à ne lui transmettre que les informations qui

[11] ITAZAWA Takeo, *Nichiran bunka kôshô-shi no kenkyû*, *Histoire des négociations culturelles nippo-hollandaises*, Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1959, p. 195.

[12] La littérature sur les *Fûsetsugaki* est particulièrement riche ; GOODMAN Grant K, *Japan and the Dutch, 1600-1853*, Richmond, Surrey, Curzon Press, 2000 ; MATSUKATA Fuyuko, O*randa Fusetsugaki to kinsei nihon*, *Écrits hollandais sur les rumeurs du monde et le Japon de l'époque pré-moderne*, Tôkyô, Tôkyô daigaku shuppankai, 2007. Les « Jeunes conseillers anciens » formaient le second cercle des conseillers shôgunaux subordonnés aux Doyens, chargés du contrôle des vassaux directs du shôgun, les Hatamoto et des travaux publics.

[13] HÔSEI RANGAKU KENKYÛKAI-HEN, *Oranda fûsetsugaki shûsei*, Collection des Nouvelles hollandaises sur l'état des rumeurs, Tôkyô, Nichiran gakkai, 1976-1979, vol. 2, p.94.

l'arrangeaient ou ménageaient la métropole néerlandaise, et les officiels japonais de Nagasaki ne transmettaient à Edo que les informations jugées pertinentes[14]. L'intitulé même de ces rapports faisant état de « rumeurs », *fûsetsu*, soulignait ainsi le caractère aléatoire des informations ainsi transmises : il impliquait une dépendance unilatérale à l'égard de sources hollandaises manipulées par le comptoir de Dejima, à l'origine incertaine et de ce fait peu vérifiables. Il condamnait enfin les pouvoirs publics japonais à une posture essentiellement réactive en l'absence, du fait de la politique de fermeture, d'infrastructures administratives et politiques spécialisées dans la politique étrangère lui permettant de se passer de cette médiation.

D'ailleurs à partir de 1800, les rapports transmis à Edo depuis Dejima furent très lacunaires sur l'évolution de la situation européenne, notamment parce qu'il arrivait au directeur du comptoir de négocier avec les interprètes de Nagasaki le contenu même des informations devant être transmises à Edo : en août 1804, par exemple, il fut convenu d'un commun accord avec deux des interprètes en charge de l'achat et de la sélection des pièces offertes au shôgun, Nakayama Sakusaburô (1785-1844) et Ishibashi Sukezaemon (1757-1838) que la reprise des hostilités entre la République française, la Hollande et la Grande Bretagne à la suite de la rupture, en mai 1803, de la paix d'Amiens – information jugée « sensible » – ne figurerait pas dans le rapport de Dejima. Le directeur du comptoir Hendrik Doeff (1777-1835) s'inquiéta des conséquences de ce silence si cette information parvenait néanmoins à Edo par des voies détournées. Il lui fut répliqué que le Bakufu n'avait aucune raison d'accréditer des rumeurs qui ne figuraient pas dans le *Fûsetsugaki*, ce qui atteste du degré de crédibilité des informations transmises, au moins dans certains cercles officiels, mais aussi du risque potentiel encouru si Edo avait à s'offusquer de leur caractère mensonger. Sensiblement à la même époque, le comptoir jugea bon de transmettre au gouverneur de Nagasaki, l'annonce de l'arrivée probable de la mission Rezanov, mais le gouverneur n'en fit pas part au gouvernement d'Edo. Là aussi, il semble bien que le le gouverneur de Nagasaki jouissait d'un pouvoir étendu pour décider des informations devant remonter à Edo. En tout cas, il n'a pas été retrouvé de trace de sanction pour cette rétention d'information lorsque l'ambassade de Rezanov se présenta devant Nagasaki[15]. De plus, entre 1810 et 1813, du fait de la guerre en Europe, plus aucun navire hollandais n'accosta à Nagasaki. À Dejima, Doeff, à la tête du comptoir de Dejima entre 1803 et 1817 – un mandat exceptionnellement long en raison principalement de la situation européenne – eut la lourde tâche de maintenir le pavillon hollandais sur le comptoir et de le préserver des vicissitudes des guerres napoléoniennes. Il usa pour cela d'expédients, comme l'affrètement de navires étrangers et d'équipages mixtes opérant sous pavillon hollandais à l'approche des côtes japonaises, et d'une pratique consommée de l'omission tenant pour une part aux difficultés de communication entre Dejima, Batavia et la métropole de La Haye puis d'Amsterdam en ces temps troublés, et à des raisons plus politiques. Entre 1800 et

[14] MATSUKATA Fuyuko, *Oranda fûsetsugaki. Sakoku nihon no katarareta sekai*, *Les rapports hollandais sur l'état des rumeurs. Le monde vu à travers le prisme du Japon fermé*, Tôkyô, Chûkô shinsho, 2018, p. 28-30.

[15] NICHIRAN GAKKAI-HEN, *Nagasaki oranda shôkan nikki*, *Notes journalières du comptoir hollandais à Nagasaki*, Tôkyô, Yushôdô, 1989-1992, vol. 2, p. 32-34.

1815, seize navires seulement battant pavillon hollandais rejoignirent le port de Nagasaki, soit en moyenne un bâtiment par an, dont huit furent en réalité des navires américains. La faiblesse de ce trafic n'était pas seulement à mettre sur le compte de la guerre de courses qui compromettait la sécurité du transport maritime, mais aussi de la volonté des autorités japonaises de mieux contrôler les exportations de cuivre jugées sensibles car affectant la production de canons en bronze[16]. Doeff se montra ainsi embarrassé, lorsque les interprètes de Nagasaki se firent l'écho de rumeurs émanant de marins de la frégate britannique *Phaeton* qui s'était introduite en 1808 par ruse dans le port, selon lesquelles la Hollande était devenue un royaume sous l'égide d'un frère de l'Empereur. Or cette information, comme celle de l'arrivée à Batavia du gouverneur général Hermann Willem Daëndels pour le compte de l'Empereur, ne figura pas dans les rapports de Dejima avant 1809[17]. Doeff, fit remarquer à ses interlocuteurs que celle-ci émanait d'une puissance ennemie et qu'il fallait la traiter avec prudence. Est-ce la même « prudence » qui expliqua que les rapports de Dejima ne faisaient pas non plus mention de Napoléon, et « oublièrent » par la suite de faire état de l'absorption pure et simple du royaume de Hollande par l'Empire français en 1810 ? Une omission que les historiens expliquent par le fait que si le Bakufu avait appris que la Hollande était passée sous le contrôle de la France – une puissance catholique – le comptoir aurait craint de perdre ses privilèges commerciaux[18].

La politique de fermeture à l'épreuve des guerres napoléoniennes

Diverses affaires liées aux guerres napoléoniennes vont « tester » l'efficacité et la pertinence de la politique isolationniste de l'archipel : l'incident du *Phaeton* et les tentatives de prise de contrôle par Londres du comptoir de Dejima d'une part, et les contacts russo-japonais, en particulier lors de l'affaire Golovnine d'autre part.

L'incident du Phaeton de 1808 et les convoitises britanniques sur Dejima

Avec l'incident du *Phaeton*, le Bakufu fut confronté à un épisode d'une autre ampleur : les conséquences de la guerre de course que se livraient les Français et leurs « alliés » hollandais, et dont le port de Nagasaki fut la toile de fond. L'incident en lui-même ne dura que trois jours, mais il constitua pour les autorités japonaises une surprise et un traumatisme : il révéla des failles dans la politique de fermeture et de graves déficiences dans la gestion de la crise : les défenses côtières de la baie de Nagasaki s'avérèrent non seulement « techniquement » insuffisantes, mais la

[16] MATSUTAKE Hideo, « Fe–ton gô jiken to 19 seki shotô kaiun jôsei », *L'incident du* Phaeton *et la situation du transport maritime au début du XIX^e siècle*, *Tônan Ajia kenkyû nempô*, 1992, n°33-34, p. 22 ; HENDORIKKU DO-FU (Hendrik Doeff) *Nihon kaishiroku, Réminiscences du Japon*, traduit par Saitô Agu, Tôkyô, Maruzen Yûshôdô, 2003, p. 81.

[17] *Oranda fûsetsugaku shûsei*, *op.cit*., p. 127.

[18] IWASHITA Tetsunori, *Edo no kaigai jôhô nettowâku, Les réseaux d'information d'Edo à l'étranger*, Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p. 61. Les « Écrits » mentionnèrent bien l'existence d'un « Rôdôwiki Nâpôryumu» (Louis Napoléon), présenté comme le « frère du roi de France » , mais en mentionnant faussement qu'il « avait été adopté par le roi de Hollande ». Un artifice pour que le comptoir puisse maintenir sa position. *Oranda fûsetsugaki shûsei*, *op. cit*, vol. 2, p. 126.

vigilance des garnisons féodales affectées à la protection du port avait été prise en défaut et émoussée par plus de 150 ans de la *pax Tokugawa*.

Le 4 octobre 1808, les habitants de Nagasaki virent entrer dans le port un navire arborant pavillon hollandais. Rien de bien extraordinaire : on était habitué à voir dans ce port des jonques chinoises et des navires hollandais qui, une à deux fois par an, débarquaient leur cargaison dans l'îlot de Dejima, séparé de la ville même par des barrières de contrôle en limitant l'accès. Une fois au mouillage, deux agents hollandais du comptoir appuyés par des inspecteurs et interprètes japonais se dirigèrent vers le navire pour procéder aux formalités d'usage d'identification des équipages, d'inventaire et de vérification les marchandises avant débarquement. Nul ne s'inquiéta véritablement de l'arrivée tardive de ce vaisseau à Nagasaki car il y avait eu des précédents, et de son aspect général le distinguant d'un navire marchand ordinaire[19]. C'est alors qu'une chaloupe du *Phaeton* avec des marins armés fut mise à l'eau et fit aussitôt prisonniers les deux agents néerlandais, pour les interroger sur la présence de navires hollandais dans les parages, tandis que le pavillon britannique était hissé sur le bâtiment. Les officiels japonais eurent juste le temps de faire demi-tour pour informer le gouverneur de Nagasaki de l'incident. Le *Phaeton*[20], après avoir vérifié qu'aucun navire hollandais ne se trouvait dans les parages, décida de relâcher un otage, mais aurait menacé, dans une missive adressée au gouverneur de Nagasaki, d'ouvrir le feu sur tous les navires japonais et chinois aux alentours s'il n'était pas ravitaillé[21]. Le gouverneur envisagea dans un premier stade d'immobiliser le navire en attendant les ordres du pouvoir central à Edo, en coulant des embarcations dans le chenal que devait emprunter le *Phaeton* pour sortir de la rade, en le faisant cerner de brûlots ou en déroulant la chaîne pour boucler le port. Mais le directeur du comptoir hollandais, Hendrik Doeff, le persuada que ces solutions seraient inopérantes, que les batteries côtières protégeant Nagasaki ne pouvaient rivaliser avec l'artillerie de marine du vaisseau britannique et qu'il valait mieux négocier. Le *Phaeton* fut donc ravitaillé en bois de chauffage, en eau et en vivres et quitta Nagasaki le 6 octobre suivant. Les renforts appelés en urgence des fiefs environnants arrivèrent trop tard pour intercepter le navire. Le soir même, assumant la responsabilité de l'incident, le gouverneur de Nagasaki, Matsudaïra Yasuhide (1768-1808), se suicida, non sans avoir déploré dans sa lettre testament, l'impéritie

[19] *Nihon kaishiroku, op.cit.*, p. 202 et s ; *Nagasaki oranda shôkan nikki, op.cit.*, vol. 3, p. 150.

[20] Le *Phaeton* était une frégate britannique de type *Minerve* de 43 mètres dotée de 38 canons de calibre 18 et 9, de 8 caronades de calibre 32 et d'un équipage de 250 hommes environ (350, selon les témoignages recueillis par les interprètes japonais à Nagasaki). Il avait été mis en service en mars 1782. Le bâtiment s'illustra dans la guerre de course contre la France à partir de 1792, d'abord dans la Manche, puis en Méditerranée, à partir de juillet 1799, contre l'Espagne alors alliée de la France. Désarmé en mars 1802, le *Phaeton* reprit du service actif en juillet 1803 du côté des Indes néerlandaises et des Philippines, où il reprit la guerre de course contre les flottes française et néerlandaise. Depuis juillet 1808, il était placé sous l'autorité du capitaine Fleetwood Pellew. (1789-1861) qui, à dix-neuf ans, en était déjà à son sixième commandement ! Intrépide et audacieux, Pellew connut une semi-disgrâce après avoir été confronté à plusieurs tentatives de mutineries consécutives à la dureté de son style de commandement. C'est de cette frégate que débarqua le nouveau gouverneur de l'île de Sainte-Hélène, Sir Hudson Lowe (1769-1844), le 14 avril 1816.

[21] *Nagasaki oranda shôkan nikki, op. cit.*, vol. 4, p. 204-206.

des fiefs responsables de la défense de la baie[22].

D'après les témoignages recueillis auprès des otages et de Doeff, la Grande-Bretagne et la Hollande étant en guerre, le *Phaeton* était persuadé que n'ayant pu intercepter de navires hollandais en partance de Batavia, ces derniers s'étaient probablement réfugiés à Nagasaki. Du point de vue du droit international, l'attitude du *Phaeton* était pour le moins contestable : le Japon était un pays neutre ; le navire s'était introduit subrepticement dans un port étranger sous un pavillon qui n'était pas le sien, et contrairement à ce que soutenait Londres, Dejima n'était pas un territoire hollandais ; il avait violé délibérément les lois japonaises puisque l'accès dans les ports de l'archipel était interdit aux étrangers sauf exception ; il avait enfin exercé un chantage éhonté sur les autorités du port. En bref, un avant-goût de la « diplomatie de la canonnière » avant la lettre[23]. Londres ne s'en formalisa guère : Pellew participa à la conquête de Java et cinq ans plus tard, en juillet 1813, Willem Wardenaar (1765-1816), qui avait été le supérieur hiérarchique de Doeff en tant que directeur du comptoir et mandaté par Thomas Stamford Raffles (1781-1826), alors gouverneur général des Indes néerlandaises à Batavia pour le compte de la Grande Bretagne, se présenta à Nagasaki à bord de deux navires marchands britanniques, le *Charlotte* et le *Maria*, arborant pavillon hollandais, pour aviser le directeur du comptoir de se mettre à la disposition de Wardenaar, d'entrer en relation avec les autorités japonaises afin de les informer que la Hollande ayant été rayée de la carte en tant qu'État indépendant, les Britanniques se substituaient désormais aux Hollandais à Dejima. Passé le moment de stupéfaction, car ignorant tout de la « disparition » de son propre pays, Doeff refusa, arguant qu'à supposer même que les Indes néerlandaises fussent passées sous contrôle britannique, l'annonce de la « disparition » de la Hollande n'était vraisemblablement qu'une manœuvre de la Grande-Bretagne. Il fit également valoir que Dejima ne dépendait pas juridiquement de Batavia, et que si les navires britanniques cherchaient à réitérer l'aventure du *Phaeton*, les représailles japonaises ne manqueraient pas de s'abattre sur les deux bâtiments et leurs équipages. Doeff aurait ensuite négocié habilement avec Wardenaar, qui avait tenté vainement d'acheter sa coopération, et les interprètes japonais pour que l'affaire ne fût pas ébruitée auprès du gouverneur de Nagasaki et l'incident fut clos. En août 1814 cependant, le *Charlotte* revint à la charge avec pour objectif de remplacer Doeff en soudoyant deux des interprètes japonais. Mais ce dernier opposa une fin de non-recevoir, en faisant valoir que ce changement reviendrait en fait à remettre le comptoir entre les mains d'une puissance, l'Angleterre, ennemie du Japon. En réalité, la recherche historique la

[22] *Ibid*., vol. 3, p. 152, vol. 4, p. 220.

[23] National Archives (Kew), Master's log(s) Phaeton, ADM 52/4229, 11 avril 1808-30 juin 1811 ; ASHTON W. G., « H.M.S Phaeton at Nagasaki in 1808 », *Transactions of the Asiatic Society in Japan*, septembre 1889, vol. VII, part. IV, p. 329 et s. ; MINAGAWA Saburô, « Eikan Phaeton go jiken no tenmatsu », *Les circonstances de l'affaire du vaisseau britannique* Phaeton, *Eigaku-shi kenkyû*, 1981, n°13, p. 59-74 ; MIYACHI Masato, *Bakumatsu ishin-ki no shakaiteki seiji-shi kenkyû, Recherches sur l'histoire politique et sociale de la fin de l'époque d'Edo à la Restauration*, Tôkyô, Iwanami shoten, 1999, p. 1-26 ; WILSON Noell, « Tokugawa Defense Redux: Organizational Failure in the Phaeton Incident of 1808 », *Journal of Japanese Studies*, hiver 2010, vol. 36, n°1, p.1-32 ; du même auteur : *Defensive Positions: The Politics of Maritime Security in Tokugawa Japan*, Harvard University Asia Center, 2015, p. 115-118 ; SUGITANI Akira *et alii*, *Saga-ken no rekishi*, *Histoire du département de Saga*, Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2014, p. 210-212.

plus récente a montré qu'Edo avait été mis au courant de ces affaires, que le Bakufu n'était pas dupe des informations en provenance de Dejima, mais qu'il avait finalement choisi de fermer les yeux, par attentisme, et pour éviter de s'engager dans une épreuve de force à l'issue improbable[24].

Sur le plan plus spécifiquement politique, l'affaire du *Phaeton* eut des conséquences à court terme et à long terme. À court terme, des sanctions furent prises contre les responsables de la défense de Nagasaki ayant failli à leur mission : le seigneur du fief de Saga, Nabeshima Narinao (1780-1839), écopa d'une peine de trois mois d'assignation à résidence dans la capitale shôgunale ; sept hauts responsables du clan Nabeshima, notamment ceux en charge de la défense côtière, furent astreints au suicide. Une trentaine d'autres subalternes furent démis de leurs fonctions, assignés à résidence ou privés de leurs émoluments héréditaires. L'ensemble de la population du fief de Saga fut également soumis à des sanctions administratives et commerciales ainsi qu'à des restrictions de déplacement. À plus long terme, le Bakufu décida de renforcer les défenses de la rade de Nagasaki : en 1809-1810 neuf nouvelles batteries côtières furent installées à cet effet par les fiefs de Saga et de Fukuoka. À partir de 1809, le Bakufu demanda que six interprètes officiels en poste à Nagasaki se mettent à étudier non plus seulement le hollandais, mais aussi l'anglais, le français et le russe. L'un des premiers à être formé à la langue de Shakespeare fut Motoki Masahide (1767-1822) qui s'initia également au français. Les procédures d'identification, d'admission des navires hollandais, ainsi que les mesures de protection des personnels du comptoir furent également renforcées[25]. Le régime de communication longue distance pour les questions urgentes, fondé sur les signaux de fumée, laissa la place à un système de relais équestre. En 1810, le gouvernement central demanda aux fiefs de Shirakawa et d'Aïzu de renforcer la protection de la baie d'Edo commandant l'accès à la capitale shôgunale. Enfin, le Bakufu envisagea de faire venir à Nagasaki des instructeurs hollandais pour la fabrication de navires à grand gabarit et l'apprentissage de la navigation en haute mer, c'est-à-dire de remettre en cause l'interdiction qui frappait jusque-là la construction de ce type de bâtiments.

Les contacts russo-japonais et l'affaire Golovnine

[24] *Nihon kaishiroku*, *op.cit.*, p. 239 et s. Il semble bien que Raffles n'ait pas voulu s'en tenir à un transfert de juridiction et « restaurer » le comptoir que dirigeaient les Anglais à Hirado, mais de faire de Dejima la tête de pont de l'influence politique et commerciale britannique au Japon. *Report on Japan to the Secret Committee of the English East India Company, 1812-1816*, Paske Smith ed., Kobe, J.L. Thompson & Company, Limited,1929, p. 178 et s., 210-211; BEASLEY William G, *Great Britain and the Opening of Japan, 1834-1858*, Londres et New York, Routledge, rééd., 1995, p. 4-7 ; MATSUTAKE Hideo, « Sha–rotto gô jiken. Ei raffurusu nagasaki dejima oranda shôkan nottori keikaku », *L'incident de la « Charlotte ». Le plan du britannique Raffles pour s'emparer du comptoir commercial hollandais de Dejima à Nagasaki, Keiei to keizai*, 1992, vol. 72, n°3, p. 75-100 ; MATSUMOTO Eiji, *Kinsei kôki no taigai seisaku to gunji jôhô, Information, questions militaires et politique extérieure à la fin de la période pré-moderne*, Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2016.

[25] KATAGIRI Kazuo, « Fe–ton gô jiken ga ranpaku no nagasaki nyûkô tetsuzuki ni oyobashitaru eikyô », Les conséquences de l'incident du *Phaeton* sur les formalités d'entrée à Nagasaki des navires hollandais, *Hôsei shigaku*, janvier 1967, vol. 19, p. 85-105 ; KAJIWARA Yoshinori, « Kansei Bunka-ki no Nagasaki keibi to Fe–ton gô jiken », *La protection de Nagasaki au cours des ères Kansei et Bunka,et l'incident du* Phaeton, *Kyûshû bunka-shi kiyô*, octobre 2007, vol. 50, p. 85-108.

Une première source probable d'informations concernant les guerres européennes résulta des contacts entre Russes et Japonais en 1804. Le point de départ avait été, dix auparavant, le naufrage en juin 1794, dans les îles aléoutiennes près d'Unalaska, de l'équipage du *Wakamiya maru*, un navire japonais de commerce, dont le capitaine était un certain Tsudayû (1744-1814), originaire du fief de Sendai. Secouru par les habitants de l'île sous domination russe, l'équipage avait été transféré à Irkoutsk où il vivota pendant sept ans de maigres subsides des autorités locales, de la pêche et de la fabrication de filets. Le Tsar ayant eu vent de leur mésaventure, ils furent transférés à Saint-Pétersbourg et reçus en audience par Alexandre I (1777-1825) le 4 juillet 1803. Quatre membres de l'équipage ayant exprimé le souhait d'être rapatriés, ils rejoignirent à Krondstadt, Nikolaï Petrovitch Rezanov (1764-1807), un aristocrate russe et entrepreneur, à l'initiative de la création de la Compagnie russo-américaine des fourrures, sur le point d'entreprendre une circumnavigation autour du globe avec deux navires : le *Nadejda* et le *Neva*. En réalité, sous prétexte de rapatrier l'équipage naufragé, Rezanov était porteur d'une lettre du Tsar datée du 12 juillet demandant au Japon l'ouverture de relations officielles. Rezanov arriva à Nagasaki le 9 octobre 1804 à bord du *Nadejda.* Obérées par les problèmes protocolaires et l'impatience grandissante du diplomate, les négociations traînèrent en longueur pendant six mois. Rezanov ne fut pas autorisé à se rendre à Edo pour présenter sa requête et les Japonais déclinèrent les présents offerts par le Tsar. Finalement, le 13 mars 1805, le gouverneur de Nagasaki transmit la réponse négative du Bakufu : Edo n'avait pas l'intention d'entretenir des relations diplomatiques ou commerciales avec d'autres pays que la Corée, la Chine, les îles Ryûkyû et la Hollande et en conséquence les Russes étaient priés de quitter le pays. Éconduit, Rezanov quitta Nagasaki le 18 avril, non sans nourrir quelque idée de revanche : en 1806, il encouragea une série de raids contre des comptoirs japonais établis à Sakhaline et dans les îles Kouriles et menaça de s'en prendre au nord de l'archipel. Les raids russes devaient d'ailleurs continuer les années suivantes, après la disparition de Rezanov, ce qui obligea le *Bakufu* le 6 janvier 1808, à donner l'ordre de repousser au besoin par la force les bâtiments russes s'aventurant dans les eaux japonaises[26]. En conséquence, il faudra attendre avril 1805 pour que les quatre rescapés fussent admis à débarquer au Japon. Ils furent aussitôt mis au secret et interrogés par le gouverneur de Nagasaki, pour s'assurer notamment qu'ils ne s'étaient pas convertis au christianisme, puis pris en charge par des guerriers du fief

[26] Sur cet incident de Nagasaki. DALLY Robert W, « Operations of the Russian Navy during the Reign of Napoleon I », *The Mariner's Mirror*, 1948, vol. 34, n°3, p. 169-183; LENSEN George Alexander, « Early Russo-Japanese Relations », *The Far Eastern Quaterly*, novembre 1950, vol. 10, n°1, en particulier p. 24-37; également. GRISHACHEF Sergey V, « Russo-Japanese Relations in the 18th and 19th Centuries: Exploration and Negotiation » in STRELTSOV Dmitry et SHIMOTOMAI Nobuo (éd), *A History of Russo-Japanese Relations. Over Two Centuries of Cooperation and Competition*, Leyde, Brill, 2019, p. 18-41. Doeff se défendit de son côté de l'accusation d'avoir sciemment saboté la mission Rezanov pour conserver le monopole des relations commerciales avec le Japon, Nationaal Archief, Papieren van Hendrik Doeff en enige van zijn aanverwanten (toegangnummer 2.21.054),Verslagen van de aankomst en het verblijf van de Russische ambassadeur De Rezanoff in Japan in 1804. Met bijlagen. 1804, 1805, 1808 en 1831, IA*12* fiche 1-4. À sa décharge, aucun témoignage ou document ne vient corroborer un tel comportement. Également, MATSUMOTO Eiji, « 19 seki hajime no nichiro kankei to Nagasaki oranda shôkan », *Les rapports russo-japonais à l'orée du XIX^e^ siècle et le comptoir hollandais*, in TERAYAMA Kyôsuke-hen, *Kaikoku izen no nichiro kankei*, *Les rapports russo-japonais avant l'ouverture du pays*, *Tôhoku Ajia kenkyû shirîzu*, juin 2006, n°7, p. 43. Sur la mission Rezanov, KISAKI Ryôhei, *Sendai hyômin to rezanofu. Bakumatsu nichiro kôshô-shi no issokumen* n°2, Les naufragés de Sendai et Rezanov. *Aspects de l'histoire des négociations russo-japonaises à la fin de l'époque d'Edo*, n°2, Tôkyô, Tôsui shobô, 1997.

de Sendai dans la résidence du domaine à Edo, où un spécialiste des études hollandaises, Ôtsuki Gentaku (1757-1827), les interrogea à nouveau sur ordre du fief de Sendai et consigna leur récit sous le titre *Kankai ibun*, « Récits étranges de circumnavigation » en seize fascicules (avril-mai 1807). Ce document mentionnait que la France et la Hollande ne seraient plus désormais qu'un seul et même pays[27]. La même année, Ôtsuki qui n'accordait guère de crédit à ces descriptions émanant de naufragés « inattentifs, de basse extraction et ignares », selon ses propres termes, rédigea néanmoins un rapport intitulé *Hoei mondô* – « questions-réponses autour de choses non identifiées », transmis à Hotta Masaatsu (1755-1832), huitième fils du seigneur de Sendai, et Jeune conseiller ancien dans l'administration centrale du Bakufu à Edo. Dans ce rapport, Ôtsuki détaillait la façon dont la Grande-Bretagne tirait profit des guerres européennes pour pousser ses avantages en Asie au détriment de la Hollande satellisée par la France. L'incident du *Phaeton* l'année suivante devait lui donner raison à cet égard, mais il exagérait la portée de la collusion supposée entre Londres et Saint-Pétersbourg dans leurs poussées asiatiques respectives, sur la base des informations erronées dispensées par Doeff : au moment de l'incident du *Phaeton*, en effet, la Russie et la Grande-Bretagne n'étaient pas alliées mais en conflit depuis septembre 1807. Néanmoins, Ôtsuki contribua à attirer l'attention des autorités sur le rôle jusque-là largement méconnu de la Grande-Bretagne[28].

La seconde source d'informations, peut-être plus importante, résulta de l'expédition de Vassili Mikhaïlovitch Golovnine (1776-1831). En juillet 1811, une partie de l'équipage du *Diana* en mission de cartographie et d'hydrographie dans la région des Kouriles, qui avait débarqué à Kunashiri, l'une des îles Kouriles du sud, fut emprisonnée par les Japonais, persuadés de leur complicité dans les incursions russes précitées, et transférée à Hakodate puis à Matsumae pour interrogatoire par le gouverneur. La captivité de Golovnine dura deux ans et à son retour en Russie, il publia le récit de sa détention au Japon constituant sans doute le premier ouvrage de référence russe sur l'archipel. Même si ces marins et naufragés avaient contrevenu à la politique de fermeture de l'archipel, leur détention et leur interrogatoire fournirent aux Japonais des informations de première main – pas toujours à jour certes – sur les évolutions européennes. Golovnine fut interrogé longuement sur la Russie, mais aussi sur ses relations internationales, en particulier ses rapports avec la France, et jugea que les informations en possession de ses geôliers n'étaient pas toujours fiables. L'autre document est le mémoire produit par l'enseigne de vaisseau Fiodor Mour qui avait été fait prisonnier en même temps que Golovnine. Ce document, daté d'avril 1812, rédigé en russe et traduit en japonais, fut communiqué par le gouverneur de Matsumae à Edo au conseil des Doyens du *Bakufu*, le plus haut organe de conseil du shôgun. Il renfermait une mine d'informations non seulement sur les péripéties récentes des relations russo-japonaises et notamment les activités de la marine russe

[27] Pour le texte de ces « Récits », https://archive.wul.waseda.ac.jp/kosho/bunko08/bunko08_a0202/ Site consulté le 1er octobre 2020.

[28] Andrew COBBING, *The Japanese Discovery of Victorian Britain: Early Travel Encounters in the Far West*, Londres et New York, Routledge, 1998, p. 11-12 ; MATSUMOTO Eiji, « Ôtsuki gentaku hoei mondô to Fe–ton gô jiken », *Les « questions-réponses autour de choses non identifiées »* d'Ôtsuki Gentaku et l'incident du *Phaeton*, *Yôgakushi kenkyû*, avril 2011, n°78, p. 69-84. Le texte du *Hoei mondô* est disponible sur le site des Archives nationales du Cabinet : https://www.digital.archives.go.jp/das/image/M1000000000000079894 . Site consulté le 1er octobre 2020.

dans le nord de l'archipel, mais aussi sur la Russie, la situation européenne, Napoléon, les relations avec la France. Et, à ce titre, il constitue sans doute le témoignage le plus ancien au Japon sur Napoléon. Par la suite, en 1813 notamment, c'est encore par le biais de journaux russes trouvés sur le *Diana* que les Japonais apprirent, lors des négociations sur la libération de Golovnine et de son équipage, que sur décision de l'Empereur, Amsterdam avait été érigé en troisième ville de l'Empire. À l'époque, le comptoir de Dejima, consulté, s'était borné à prendre acte de cette information, sans la confirmer ou la démentir[29].

En d'autres termes, les Japonais avait sans doute conscience de l'extrême volatilité des rapports de force en Europe, mais il ne pouvait s'en remettre aux seules informations en provenance de Dejima, jugées parfois suspectes et partiales, sur les relations entre les protagonistes de la scène européenne, et ils s'employèrent à vérifier, autant que possible, leur vraisemblance, en les croisant avec les interrogatoires de naufragés, de prisonniers et autres documents saisis à cette occasion, ou les rumeurs colportées par des marins russes ou britanniques[30]. Ce qui signifiait que les guerres napoléoniennes servirent de toile de fond à un processus d'effritement de Dejima comme source unique d'information politique sur l'extérieur. Quant aux autres rapports, les *Fûsetsugaki* en provenance de Chine et de Corée, voire de l'archipel méridional des *Ryûkyû*, ils formaient un ensemble disparate dispensant des informations sur les évolutions politiques des voisins de l'archipel, mais peu utiles pour le théâtre européen. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un hasard si, à l'instigation d'un astronome, Takahashi Kageyasu (1785-1829), le régime créa en 1811 le « Service de traduction des livres barbares », *Bansho wage goyôkakari*, une entreprise systématique d'acquisition et de traduction d'ouvrages en langue hollandaise ayant pour but d'affiner la connaissance japonaise de l'Occident, notamment sur les questions politiques et militaires, et auquel Ôtsuki fut également affecté[31].

---

[29] *Voyage de M. Golovnin, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie contenant le récit de sa captivité par les Japonais pendant les années 1811, 1812, 1813 et ses observations sur l'Empire du Japon*, Paris, Gide Fils Libraire, 1818, p. 79-80. Le récit fait état du rapport établi par Mour contenant des développements détaillés sur les relations franco-russes, notamment après Tilsitt, que Golovnine contesta auprès de la partie japonaise, *ibid*., p. 91-92 ; IWASHITA Tetsunori, « Bakumatsu nihon to naporeon jôhô », *Les informations sur Napoléon à la fin de l'époque d'Edo*, communication présentée au colloque *Rethinking Japanese Studies from Practices in the Nordic Region*, Université de Copenhague, 22-24 août 2012, Kyôto, International Research Center for Japanese Studies, p. 209-214 ; du même auteur, « Gorônin jiken to naporeon jôhô no kôshi », *L'affaire Golovnine et les premières informations sur Napoléon*, *Hôgakushi kenkyû*, avril 2014, n°31, p. 14-24. Une version japonaise du mémoire de Mur se trouve au Centre International d'Études Japonaises de Kyôto, *Kokusai nihon bunka kenkyû centâ* sous forme de microfilm sous la cote 55-8 (R wa 18). Également, TAKEUCHI Makoto *et alii*, *Gaikokujin no mita kinsei nihon. Nihonjin saihakken*, *Le Japon pré-moderne vu par les étrangers. La redécouverte des Japonais*, Tôkyô, Kadokawa gakugei shuppan, 2009, en particulier le chapitre 4. Sur les rapports entre Doeff et les autorités shôgunales durant la période, MATSUMOTO Shôsuke, *Yôgakushi ronkô*, *Considérations sur l'histoire occidentale*, Kyôto, Shibunkaku, 1993, en particulier le chapitre 2 : « Furansu kakumei oyobi naporeon sensôki ni okeru nihon to oranda », *La Hollande et le Japon à l'époque des guerres napoléoniennes et de la Révolution française*, p. 65-103.

[30] *Le voyage de M. Golovnin*, *op.cit*., p.196-197. Mais le même Golovnine dément auprès des Japonais la « fable » colportée par les Hollandais selon laquelle les Français se seraient emparés de Moscou.

[31] NUMATA Jirô, « Bansho wage goyô to bansho wage goyô », *Services officiels de traduction des livres non civilisés et services officiels de traduction des livres barbares*, *Rekishi to chiri*, 1979, n°289, p. 42-45.

Conclusion

Les informations sur les guerres napoléoniennes ne parvinrent dans l'archipel que tardivement et par bribes. Depuis Nagasaki par le sud et Matsumae par le nord, indirectement, et de façon parfois fortuite, au gré des naufrages et des captures d'étrangers sur les côtes japonaises. Étaient-elles suffisantes pour que les Japonais prissent la mesure de ce qui se passait réellement en Europe ? Ils avaient ainsi relevé qu'entre le récit de Golovnine sur sa captivité, traduit également en japonais en 1825, et le mémoire de Mour, avec lequel il était en froid depuis que ce dernier avait refusé de se joindre à une tentative d'évasion, il existait des différences non négligeables. Mais ces informations, même disparates – et au-delà des effets de posture de leurs interlocuteurs occidentaux – leur permirent de se faire une idée relativement juste de la situation respective des puissances européennes en Asie et attirèrent leur attention sur le rôle de la Grande-Bretagne, avant même la guerre de l'opium (1839-1842). Elles stimulèrent aussi l'intérêt pour le personnage même de Napoléon. Ainsi un lettré confucianiste japonais, Rai San'yô (1780-1832), recueillit en 1818 à Nagasaki les confidences d'un médecin hollandais qui avait officié dans la Grande armée au moment de l'expédition de Russie. Il composa un poème à la gloire de l'Empereur, comparé aux héros des récits épiques chinois des « Chroniques des trois Royaumes » *sānguó zhì* (184-280). Quelques années plus tard en 1826 le même Takahashi Kageyasu, sur la base des souvenirs du directeur du comptoir hollandais Johan Willem de Sturler (1773-1855) ayant participé aux guerres napoléoniennes en tant que colonel, compila une première ébauche de biographie de l'Empereur et le premier récit de la bataille de Waterloo. Il est aujourd'hui considéré comme le précurseur des études napoléoniennes au Japon[32]. Enfin, entre 1845 et 1847, sur la base d'ouvrages hollandais, le géographe Mitsukuri Shôgo (1821-1847), compila et publia en cinq volumes une sorte d'atlas mondial, le *Kon'yo zushiki*, qui deviendra un ouvrage de référence pour les autorités shôgunales, dont le quatrième volume renfermait les biographies de personnalités marquantes de la culture et de la politique occidentales, dont celle de Napoléon. Plus largement, tout en réitérant sa volonté de repousser par la force les navires occidentaux s'aventurant dans les eaux japonaises, ainsi que le stipulait l'édit du 7 avril 1825, le Bakufu, ainsi que les fiefs, s'efforcèrent de mieux connaître ces « Barbares du sud », *nanbanjin*, auxquels ils avaient affaire et dont les incursions maritimes se faisaient de plus en plus pressantes. Nul doute que les guerres napoléoniennes contribuèrent ainsi à une prise de conscience de la vulnérabilité de l'archipel à des évolutions internationales mettant durement à l'épreuve la politique de fermeture. Quant aux idées nouvelles véhiculées par la Révolution française, il

[32] Sur la postérité de Napoléon au Japon, IWASHITA Tetsunori, *Edo no Naporeon densetsu*, *La légende de Napoléon à l'époque d'Edo*, Tôkyô, Chûô kôron shinsha, 1999 ; conférence de François Lachaud (EFEO) intitulée : « Ombres impériales : images de Napoléon de la fin du shôgunat à Meiji », 20 novembre 2018, Maison franco-japonaise de Tôkyô, UMIFRE 19, https://www.youtube.com/watch?v=Wh2W5gM_fFQ. Site consulté le 20 mai 2021. Du même auteur : « Le triomphe nippon de Napoléon, personnage historique français le plus connu au Japon », *Le Monde*, 4 juin 2021.

faudra attendre la Restauration de Meiji après 1868, pour qu'avec l'« ouverture du pays à la civilisation », *Bunmei kaika*, l'essor considérable de la traduction de la littérature politique occidentale, les premières grandes missions et ambassades en Europe, elles séduisent la frange la plus avant-gardiste du mouvement japonais des Lumières[33]. Elles imprégneront même certaines réformes politico-institutionnelles d'envergure, à travers la codification d'un droit civil et pénal moderne directement inspiré des codes napoléoniens.

Résumé

Si la politique étrangère du Premier empire ne s'est guère intéressée à l'Asie orientale, les guerres napoléoniennes conduites sur le théâtre européen ont eu néanmoins des répercussions par la guerre de course à laquelle se livrèrent la France napoléonienne et ses alliés néerlandais dans l'océan Indien. Plus à l'est, le comptoir hollandais de Dejima – la seule fenêtre du Japon sur l'Occident – tenta, tant bien que mal, de se maintenir, dans un contexte difficile où le gouvernement shôgunal, arc-bouté sur la politique de fermeture de l'archipel, dut se préserver à la fois des convoitises britanniques sur Dejima au sud et de la poussée russe sur les marges septentrionales du Japon. C'est à travers les rapports réguliers, mais incomplets, que le directeur du comptoir faisait parvenir à Edo, la capitale shôgunale, et ces contacts sporadiques et conflictuels que le Bakufu prit connaissance de l'évolution des rapports de force en Europe, de l'émergence de la Grande-Bretagne comme grande puissance maritime, et de la figure encore mal connue de Napoléon.

Mots clefs : Japon, guerres napoléoniennes, politique étrangère, défense, information.

Japan and European Wars

If the First Empire foreign policy had globally little consideration for the Far East, European wars led to a fierce competition between France supported by her dutch allies and Great Britain for the control of the Indian Ocean. In the Pacific area, the Dejima Dutch trading post in Nagasaki, which was the only Japanese window on the West, strove to preserve its position in this difficult environment, while the shogunal government had also to protect the seclusion policy from the British ambitions over Dejima in the south, and the russian advance threatening the archipelago northern borders. From the regular but incomplete reports sent by the director of the trading post to Edo and these sporadic informations and contacts, the Bakufu gained knowledge about the evolution of the balance of power in Europe, the emergence of Great Britain as a major naval power and the still unknown figure of Napoleon in Japan.

[33] DUFOURMONT Eddy, *Rousseau au Japon, Nakae Chômin et le républicanisme français (1874-1890),* Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2019 ; SOUYRI Pierre-François, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui,* Paris, Gallimard, 2016, notamment le chapitre 2, « Le goût de la liberté ».

Keywords : Japan, Napoleonic Wars, foreign policy, defence, information.

Eric Seizelet
Professeur émérite, Université de Paris
Institut Français de Recherche sur l'Asie de l'Est
eseizelet1@gmail.com
0672583493